

PANCRACE SERVAIT MAMERT (dans le désordre)

un WAou à cONcErn en mai 2022

Avec l'artiste invité : Laurent Faulon

sur une proposition des enseignants Jérôme Joy et Ralf Nuhn



La particularité du projet *cONcErn infrastructure artistique*, est de s'intéresser à ces moments d'errance de l'œuvre d'art, où, suite à une exposition, elle ne trouve plus d'arrimage pour des raisons matérielles ou techniques qui n'ont rien à voir avec son potentiel esthétique, symbolique ou sentimental. Finalement les œuvres d'art sont confrontées aux mêmes problèmes logistiques que toutes les marchandises. C'est pourquoi, nous interrogeons les manières de transporter l'œuvre, de la stocker, de la détruire, de l'archiver. Nous cherchons des opportunités de voyages, des rassemblements dans le hangar de stockage, des réactivations, des inventaires, des métamorphoses, des narratifs capables de maintenir les œuvres en vie, entre deux expositions ou même après leur destruction. Il nous faut innover une logistique propre aux œuvres d'art, une logistique convertie en expériences esthétiques et sensibles, afin que les œuvres ne cessent jamais d'exercer leur pouvoir en ce domaine.

Le premier outil que nous avons mis en place pour tester une logistique convertie en expériences esthétiques et sensibles, est le dépôt cONcErn à Cosne-d'Allier. L'acquisition d'un espace nous permet d'accueillir des œuvres menacées de destruction involontaire. Le dépôt cONcErn est aussi une sorte de zone tampon (buffer zone) qui permet une transition observable et assumée après le moment d'exposition. Le dépôt laisse le temps aux artistes de décider du sort de leur travail. C'est un espace de repos pour les œuvres, certes, mais il est également possible de développer pour elles et grâce à elles, de nouvelles approches concernant la production artistique, les pratiques des artistes et les politiques culturelles. En créant ce milieu, nous explorons une démarche appliquée de ce que pourrait être une mésologie de l'art, pour l'art et par l'art, c'est à dire que toutes imbrications méritent notre attention.

En 1992, Félix Guattari s'entretenait avec Olivier Zahm¹ : *« On peut se demander si l'objectif de toutes les sociétés n'a pas été de produire de la subjectivité, les productions matérielles n'étant que des médiations vers cette maîtrise de la production de subjectivité. Cela implique de sortir du dualisme entre sujet-objet, matière-esprit, moi-autrui, être-valeurs... et donc de repérer ce que sont les pratiques qui font la traversée entre ces domaines qui sont séparés de manière manichéiste. »*

Dans cet entretien, Guattari montre en quoi l'art favorise et soutient le phénomène qu'il veut voir se réaliser : une re-subjectivation individuelle et/ou collective des organisations ou dispositifs humains face au « laminage de la subjectivité » présent et à l'ouvrage dans tous les domaines et sur tout le globe. Pour lui, l'art est le domaine qui résiste : *« C'est, dans le maquis de l'art que l'on trouve des zones de résistance à ce laminage de la subjectivité capitalistique. C'est là que l'on trouve une prolifération de champignons parasites, des noyaux de résistance à ce réductionnisme dominant de la subjectivité. En ce sens, les artistes cherchent toujours à revenir à ce point d'émergence de la production de subjectivité pour eux, pour la collectivité... »*²

Au centre des croisées relationnelles telles que : émetteur/récepteur, auteur/lecteur, artiste/public, rayonne l'aura de l'œuvre d'art dont il est toujours difficile de pointer l'autonomie. Il est clair que nous cherchons, à cONcErn, à nous émanciper de la vision

1 Olivier Zahm, journaliste et commissaire d'expositions d'art contemporain, est fondateur du magazine Purple.

2 Zahm, Olivier, « Félix Guattari et l'art contemporain », entretien du 28 avril 1992, dans Chimères, Revue des schizoanalyses, N°23, numéro thématique : Félix Guattari - Textes et entretiens - vol. 2, été 1994, pp. 1-18 ; doi : <https://doi.org/10.3406/chime.1994.1172> .

dualiste de ces dyades qui, nous semble-t-il, tendent à fausser la responsabilité de chaque acteur.trice dans cette relation qui se tisse autour de l'œuvre. Ceux et celles qui seraient récepteurs.trices n'auraient qu'à récepter ? Celles et ceux qui seraient producteur.trice.s, n'auraient qu'à produire ? Des rôles attribués d'avance qui ignorent la promesse d'une véritable rencontre sur l'Avenue de la Subjectivité, qui relierait la passivité à l'activité. En cela, n'est-il pas intéressant qu'une œuvre, après avoir été produite, après avoir été exposée, puisse, dans les limbes de la logistique, appeler à l'aide, et convoquer à nouveau tous les acteurs et actrices qui l'ont faite exister ? Ne pourrait-on pas trouver à cet endroit un « noyau de résistance » au « laminage de la subjectivité » dont parle Guattari ?

À ce sujet, nous avons assisté récemment à un discours des plus indécents, des plus hallucinants qui soit et qui, aux dépens de la production générale avait décrété : la production artistique et la « consommation » de l'art comme non essentielles. Cette injonction prenait sans doute son assurance dans le fait qu'il faille mettre des guillemets au terme de « consommation » lorsqu'il s'agit d'art, voire même de ne pas utiliser le terme du tout (!) si l'art occupait bien cette poche de résistance de la subjectivité décrite par Guattari.

Depuis le slogan de « L'art pour l'art » qui voulait libérer l'art de toute fonction, on a vu se développer durant de longues années, une politique culturelle qui, pour faire face aux pressions économiques du capitalisme omniprésent (auxquelles le marché de l'art participe d'autre part pleinement), n'a eut de cesse que de justifier l'art par ses possibles fonctions en essayant de répondre aux questions : l'art pour qui ? Et pourquoi faire ? Ainsi, l'art est devenu utile. Utile par exemple pour estomper la ligne de mire entre une lutte des classes (devenue plus floue effectivement), utile pour « produire du lien social » dans des économies diverses et fluctuantes, utile pour produire de « la cohésion sociale » entre différents territoires et différentes identités. Il nous fallait de « l'art pour tous ». L'art était ce qui devait permettre de drainer, de dégager des zones de contact, voire de consensus. Une canalisation entre d'autres espaces et d'autres domaines, qui, en l'utilisant en tant qu'outil lui donnait du même coup sa fonction.

Mais en 2019, la stratégie capitaliste a violemment changé de priorités. Elle a pleinement assumé le développement des dernières trouvailles technologiques. Pour

cela il lui a fallu instaurer « la distanciation sociale ». L'art est devenu non essentiel du jour au lendemain, démis de sa fonction de « tactilité sociale » et les efforts au service de son accessibilité ont été anéantis. « L'art pour tous » n'y était plus pour personne. (Notons au passage qu'au même moment, la spéculation du marché de l'art se portait on ne peut mieux, c'est en 2019 que Maurizio Cattelan vend ses deux bananes 120 000 dollars !).

Alors, passablement vexé.e.s par l'idée que soudain, les artistes ne pourraient plus participer aux affaires de ce monde et en modifier le cours, nous voulons tenter une expérience en changeant également complètement notre stratégie. Si l'art n'était plus ce canal des possibles et des rencontres, s'il était vraiment devenu ce « non essentiel » dont l'économie (et le reste du monde) croit pouvoir se passer, faisons-en l'expérience ! Mais nous parions tout sur le fait que de l'art continue d'apparaître quand même ! Et plus encore : qu'il se revendique comme tel. Autrement dit, nous n'allons plus nous demander « ce que produit l'art » ni « pour qui », ni si « l'art a une fonction quelconque dans les rapports éco-éco-politico-sociaux ». Notre question est maintenant : « qu'est-ce qui peut produire de l'art ? Est-ce que les rapports éco-éco-politico-sociaux sont capables de produire collatéralement de l'art » ? Voilà ce que nous voulons tester dans le cadre des workshops WAou. Au P9, à St Nazaire, le test se fait sur des propositions telles que : des nuits à la belle étoile, à supporter ensemble le froid du sable et à écouter les vagues de l'océan. Ou des marches littorales et dans les marais en compagnie des goélands : sky, land, sea, air,... À cONcErn, l'idée est de produire une fête dans le dépôt d'œuvres. Nous verrons si pendant ce temps, de l'art se produit fatalement, collatéralement... L'envie de tirer ces rapports « éco-éco-politico-sociaux » vers une super qualité de vie n'est pas dissimulable. Bien sûr, le WAou pourrait se dérouler à Pôle Position dans la zone industrielle de Bourges pour fabriquer des canapés XXL en se demandant si de l'art allait en émerger. Mais, à cONcErn (comme au P9), nous passons beaucoup de temps à fabriquer ces lieux sans canapés et que nous voulons poétiques et propices. Des lieux où nous avons déjà cherché (non sans prétentions) à développer une certaine vigilance à l'égard de « l'émergence de l'art ». Maintenant, nous savons par expérience que l'organisation d'une fête dans un lieu comme cONcErn, n'est pas une mince affaire, que beaucoup de paramètres sont à prendre en compte et que les contraintes restent toutes manifestement liées aux questions de l'art et des

artistes, ce qui rend le terrain favorable à la pédagogie de l'art. Il faudra tout prévoir et tout respecter.

Pour réaliser cette expérience, nous avons fait appel à Laurent Faulon. Suite à une résidence artistique en lien avec l'industrie pétrochimique lyonnaise, Laurent Faulon et Delphine Reist avaient intitulé en 2014-2015 leur exposition-duplex entre le Centre d'Art de Saint-Fons et l'espace d'art contemporain BF15 à Lyon : « Les Produits Fatals ». Les artistes nous expliquaient alors que, comme en chimie, où la production d'un matériau pouvait produire fatalement un autre produit autant exploitable, leur exposition avait fatalement produit une autre exposition (laquelle des deux expositions, à Saint-Fons ou à la BF15, était la fatalité de l'autre, nous ne l'avons jamais su ; mais nous ne nous le sommes jamais demandé). Cette idée que, en voulant qu'une chose advienne, une autre soit inévitable, Laurent l'avait faite glisser du domaine pétrochimique à celui de sa production artistique. Depuis, il l'a faite glisser encore, mais cette fois dans ses réflexions pédagogiques qu'il mène à l'école d'art d'Annecy. Il postule (avec un brin d'humour) que, si les écoles d'art avaient pour ambition de former ses étudiants à la vie, elles produiraient fatalement quelques artistes...

Cette position - pour le moins exotique en matière de formation - nous a semblé fertile pour le terrain de nos expériences. En effet, l'ellipse reste à faire, mais le raccourci est simple et facile : les artistes et les œuvres d'art seraient des « produits fatals ». Reste à savoir de qui et de quoi ? Nous avons invité Laurent sur une même logique du renversement de la question « à quoi sert l'art ? » en : « qu'est-ce qui sert à l'art ? », « qu'est-ce qui est essentiel pour l'art ? ». Cette dernière question peut paraître une « biaiserie » (encore une pirouette d'artistes) mais elle est, sans doute, fondamentale pour des étudiants en école d'art, qui ne savent pas forcément déjà, ce que l'art peut leur donner ni ce qu'elles et ils peuvent donner à l'art.

En attendant il se fait tard fêtards, faites art !